

ÉDITER UNE REVUE SCIENTIFIQUE

IMPACT ET OBJECTIFS

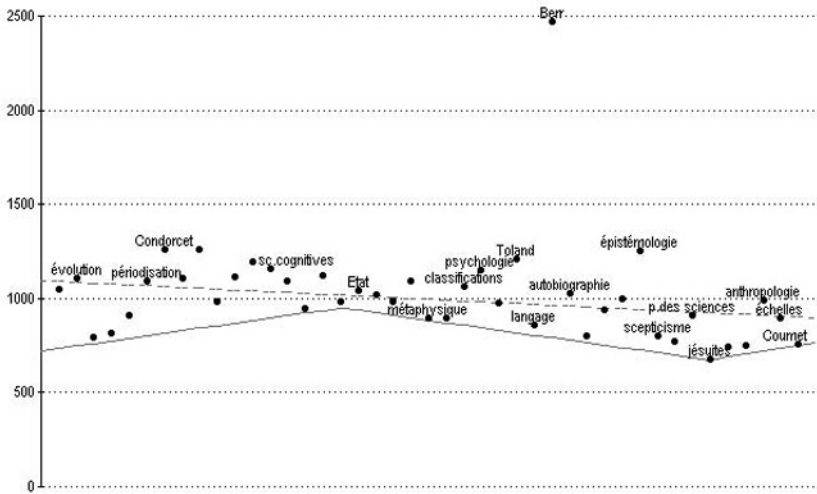
Éric BRIAN

Par coïncidence, deux éléments d'information jusqu'ici inaccessibles sont parvenus à la *Revue de synthèse* presque en même temps. Ils permettent de mieux cerner la réception de ses efforts au cours des dernières décennies. D'une part, le changement de partenaire éditorial et la clôture de la quatrième série, aux éditions Albin Michel, procure le moyen d'établir un état des tirages et des stocks et, par conséquent, de la diffusion au vrai des fascicules publiés depuis 1986. D'autre part, des indications complémentaires sont livrées après la tentative du CNRS en vue de mesurer l'impact des revues de sciences humaines et de sciences sociales par le biais d'une enquête inédite¹. Pourquoi garder secrets les constats et les réflexions que ces sources nouvelles suggèrent ? Par paresse, par habitude ou par crainte ? Non, la chose doit intéresser tous ceux qui ont le souci de la science, et celui de la pertinence de ses modes d'expression. En premier lieu, les chercheurs et les auteurs : ils sont en droit de questionner le destin de leurs textes. En second, les centaines de nos collaborateurs réguliers, ce réseau délicat et fragile tissé au fil de tant d'échanges depuis de nombreuses années : ils auront à cœur de disposer d'un miroir où l'effort collectif se refléterait tant bien que mal. Enfin, bien sûr, les soutiens de tous ordres : les responsables doivent interroger la portée de leur action et les conditions dans lesquelles ils la mesurent. Et nos successeurs ! Animateurs scientifiques ou historiens de la chose intellectuelle, tout laisse croire qu'ils seront heureux de disposer d'indices pour des comparaisons rétrospectives. Mais il faut peut-être réserver l'inhabituel d'un geste qui consiste à livrer un bilan clinique de diffusion, certes succinct, au service d'un autre objectif : faire en sorte que les nouveaux venus dans le monde des sciences sociales et de la philosophie prennent une juste mesure de la réalité de la besogne éditoriale, de sa nature et de ses effets. Il y a beaucoup à entreprendre, beaucoup à perdre aussi. C'est, on le sait, la détermination à l'œuvre dans une poignée de revues – on songe aux précurseurs, à

1. *Lettre du département Sciences de l'homme et de la société*, 69, mai 2004, numéro thématique « Les revues en sciences humaines et sociales », 97 p. + CD-Rom.

L'Année sociologique, la *Revue de synthèse*, ou encore les *Annales* – qui a forgé, en France, le xx^e siècle des sciences sociales².

Le tableau n° 1 (ci-après, p. 231-232) et le graphique n° 1 (ci-dessous) récapitulent la diffusion, fascicule par fascicule, de la quatrième série de la Revue de 1986 à 2001. C'est en moyenne, pour 42 fascicules et 16 années, un ordre de grandeur de 950 à 1000 exemplaires diffusés (précisément 988)³.



GRAPHIQUE N° 1

*Diffusion des fascicules de la quatrième série
de la Revue de synthèse (1986-2001)*

(Horizontalement : succession des parutions. Verticalement : nombre d'exemplaires diffusés. La ligne grise continue représente la diffusion minimale. La ligne grise en pointillés représente la tendance générale.)

2. Pour une perspective plus vaste, voir *La Belle Époque des revues. 1880-1914*, sous la dir. de Jacqueline PLUET-DESPATIN, Michel LEYMARIE et Jean-Yves MOLLIER, Paris, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, 2002.

3. Est exclu de cet indice le numéro spécial *Henri Berr et la culture du xx^e siècle*, paru pour janvier-juin 1996, et dont le tirage fut exceptionnellement porté à 3 160. Mis en librairie en parallèle sous la forme d'un livre à part entière, l'ouvrage a finalement été diffusé à 2 460 exemplaires.

TABLEAU N° 1
Diffusion des fascicules de la quatrième série de la Revue de synthèse

Fascicules	Titre des fascicules	Tirage	Diffusion
1986 (1-2)	Questions d'histoire intellectuelle	1272	1051
1986 (3)	Histoire des idées et théorie de l'évolution	1260	1106
1986 (4)	Varia	1262	794
1987 (1)	Varia	1285	815
1987 (2)	Varia	1265	908
1987 (3-4)	Périodisation en histoire des sciences et de la philosophie	1282	1092
1988 (1)	Condorcet	1268	1260
1988 (2)	Transferts culturels franco-allemands	1271	1110
1988 (3-4)	Une histoire des sciences de l'homme	1276	1258
1989 (1)	Réception et contresens	1282	983
1989 (2)	Moments de la pensée libérale	1265	1114
1989 (3-4)	Varia	1273	1197
1990 (1-2)	Sciences cognitives : quelques aspects problématiques	1267	1158
1990 (3)	La difficile institution de l'Europe	1282	1096
1990 (4)	Traditions et sociétés	1279	949
1991 (1)	Auguste Comte. Politique et sciences	1262	1121
1991 (2)	Du fait statistique au fait social	1263	986
1991 (3-4)	De l'État. Fonctions juridiques, outils symboliques	1263	1041
1992 (1-2)	France-Allemagne XVIII ^e -XIX ^e siècles	1265	1020
1992 (3-4)	Animalité et anthropomorphisme	1270	983
1993 (1)	Épistémologie de l'économie	1266	1091
1993 (2)	Actualité de la métaphysique ?	1280	894
1993 (3-4)	Varia	1271	900
1994 (1-2)	La classification des sciences	1279	1065
1994 (3-4)	Les Territoires de la psychologie	1277	1152
1995 (1)	Varia	1288	977
1995 (2-3)	John Toland	1275	1208
1995 (4)	Puissance du langage et histoire (varia)	1280	857
1996 (1-2)	Henri Berr et la culture du XX ^e siècle	3160	2470
1996 (3-4)	Autobiographie et courants spirituels	1283	1029

TABLEAU N° 1

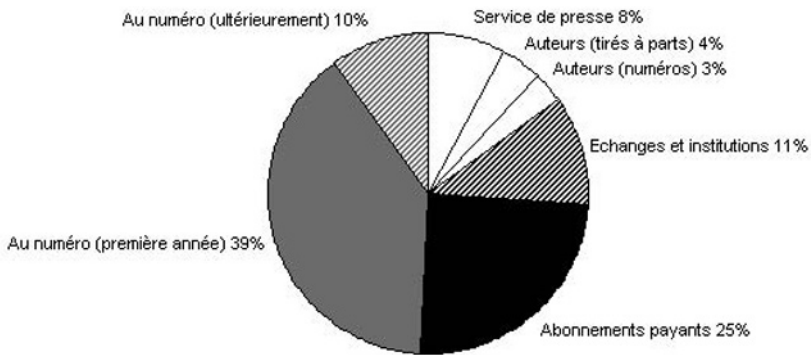
Diffusion des fascicules de la quatrième série de la Revue de synthèse (suite)

Fascicules	Titre des fascicules	Tirage	Diffusion
1997 (1)	Philosophie dans la France des Lumières (varia)	1285	799
1997 (2-3)	Théories de la libre république	1285	940
1997 (4)	Éléments d'histoire des sciences sociales	1293	995
1998 (1)	Actualité de l'épistémologie	1260	1255
1998 (2-3)	Histoire du scepticisme	1274	799
1998 (4)	Mathématiques à l'épreuve de l'écriture	1184	771
1999 (1)	Pensée des sciences	1262	912
1999 (2-3)	Les Jésuites dans le monde moderne	1265	676
1999 (4)	L'inscription de la nature (varia)	1294	741
2000 (1-2)	Histoire des sciences économiques	1280	754
2000 (3-4)	Anthropologies, États, populations	1260	990
2001 (1)	Objets d'échelles	1096	895
2001 (2-3-4)	Histoire des jeux. Jeux de l'histoire (Journées Coumet)	1169	760
Moyennes générales	Moyenne sur les 43 fascicules Moyenne sauf « Henri Berr »	1309 1265	1023 988
Diffusions supérieures à 988	Titre au nom d'un auteur	1741	1515
	xx ^e siècle sauf « Henri Berr »	1253	1253
	Auteur sauf « Henri Berr »	1268	1196
	xx ^e siècle	1353	1056
Diffusions moyennes	xix ^e siècle	1259	1026
	Histoire des sciences	1261	999
	Économie	1270	986
Diffusions inférieures à 988	xviii ^e siècle	1267	979
	Épistémologie et philosophie	1252	964
	Histoire intellectuelle	1277	953
	Sciences mathématiques ou cognitives	1202	934
	Varia	1274	932
	xvii ^e siècle	1264	924

Quels sont les canaux de cette diffusion ? Le chiffre moyen se décompose selon des voies bien différentes (voir graphique n° 2, ci-après, p. 233). Le profil est propre à une revue qui n'est pas l'emblème d'une discipline. C'est d'une part une série « de référence » à lire en bibliothèque et, parallèlement, un ensemble de volumes qui a trouvé un public comparable, dans nos disciplines, à celui d'un ouvrage de

haute tenue et bien identifié⁴. La moitié de la diffusion, en effet, est vendue au numéro, dans l'année (39 %) ou bien plus tard (10 %). Le constat confirme des indices perceptibles depuis une dizaine d'années et montre les bienfaits d'un diffuseur efficace. Mais ce public « au numéro » est volatile.

Ainsi, lecteur d'un fascicule sur deux diffusés, toi qui ranges peut-être trois ou quatre volumes côte à côte dans ta bibliothèque, tu ne t'abonnes pas. Et s'il est bien vrai que tu contribues déjà à subventionner tes recherches sur tes propres deniers tant les institutions peinent à le faire, s'il n'est pas moins vrai que ton enveloppe « culture et loisirs » se distrait aujourd'hui en mille occasions inconnues aux temps glorieux de l'édition en sciences humaines, n'oublie pas qu'une revue ne vit durablement que par ses abonnements !



GRAPHIQUE N° 2

Diffusion type pour un fascicule de la quatrième série de la Revue de synthèse (moyenne sur la période 1986-2001 : 988 exemplaires)

L'autre moitié se partage quasi également en abonnements payants (25 %, presque exclusivement le fait d'institutions, et principalement de bibliothèques) et en diffusion gratuite (26 %). En effet, dès qu'un numéro paraît, 15 % des exemplaires se dispersent sous la forme de tirés à part (40 exemplaires étaient donnés à chaque auteur), de copies d'auteurs et de services de presse distribués par tous les protagonistes de la

4. Beaucoup d'éditeurs de « sciences humaines » se contenteraient de diffuser 1 000 exemplaires de chaque ouvrage, tout en espérant voir une poignée de titres multiplier ce chiffre quelques fois. La diffusion d'un livre de recherche en sciences sociales ou en philosophie, non pas celle d'un essai, tourne en fait, ces temps-ci, autour de 500 exemplaires commercialisés quand l'ouvrage trouve sa base francophone. En deçà, c'est le lot commun ou bien le fait d'une publication très spécialisée. Au-delà, c'est déjà un succès scientifique. Que les ventes dépassent le millier, c'est que le titre aura rencontré l'actualité universitaire, l'attention des chercheurs ou bien encore un succès commercial dont le moteur ne sera plus seulement la recherche.

publication, auteurs, responsables des numéros, rédaction ou éditeur. À cela s'ajoutent 11 % formés d'envois gratuits auprès des organismes de tutelle ou de financement et d'échanges entre les revues. S'agit-il d'un manque à gagner ou d'une dispersion incontrôlée ? Qui ne jugerait que les chiffres serait tenté de le croire, mais méconnaîtrait le métier des revues. Un examen très attentif de la diffusion gratuite des dernières années, dans le cas de la *Revue de synthèse*, conduit à penser que la réduire au-dessous de 15 % (pour 26 % jusqu'ici) reviendrait à couper des canaux de circulation et de prescription indispensables. La Revue est en effet l'organe de la Fondation « Pour la science ». Elle est donc livrée sans frais aux instances publiques qui ont pour mission de contrôler ses activités au sein de son conseil d'administration. Ces numéros circulent auprès de lecteurs informés ou bien viennent alimenter les bibliothèques de ces grandes institutions. C'est l'une des clés de l'attention portée à nos efforts. De plus, les soutiens du Centre national de la recherche scientifique et du Centre national du livre nous obligent : plusieurs bibliothèques publiques, générales et scientifiques, peuvent ainsi entretenir une série longue et complète. Enfin, les échanges entre les revues sont l'un des principaux vecteurs de l'actualité éditoriale spécialisée.

Chacun de ces modes de diffusion a ses rythmes et ses effets. Dans les bibliothèques, la série s'accumule. Chercheurs et étudiants attentifs peuvent, partant d'une référence connue ou trouvée en chemin, consulter les volumes et parcourir plusieurs numéros d'affilée. Ils saisissent alors en quelques coups d'œil un moment scientifique, l'environnement ou l'isolement d'un auteur, souvent la réalité de la publication d'un article mythique. Ils découvrent le contexte, au sens rigoureux du mot. Approfondir n'est plus dès lors entrer dans la noire forêt du travail de jadis, mais y circuler de page en page, de volume en volume. Les meilleurs numéros isolés, pour leur part, tiennent lieu de livres de référence. Très vite, ils sont des raretés. Les avatars de leurs titres rebondissent de loin en loin sur les affiches des journées d'études. Et qui a conservé l'ancien volume dispose d'une « longueur d'avance ». Les revues échangées, d'autre part, trament une actualité immédiate que chaque rédaction entend maîtriser. Enfin, quelques dizaines d'exemplaires gratuitement mis en circulation par les animateurs et les auteurs de chaque fascicule nourrissent l'économie infinie des dons et des contre-dons académiques.

Dans la séquence des titres parus de 1986 à 2001, la ligne brisée au bas du graphique indique les minima, aux alentours de 700 à 800 exemplaires. Durant les cinq premières années de la quatrième série, de 1986 à 1991, ce plancher a régulièrement augmenté : la relance de la *Revue de synthèse* animée par Jacques Roger, Ernest Coumet et Jean-Claude Perrot a donc réussi. De 1991 à 1997, une lente érosion est lisible sur le graphique. Plusieurs facteurs y ont probablement contribué. En premier lieu, plus un ouvrage est récent moins les ventes de longue durée sont décomptées (en moyenne un ordre de grandeur d'une demi-douzaine à une dizaine d'exemplaires par an). En second, la décennie 1990 a été celle de la chute des ventes en sciences humaines, et ce phénomène général a pu affecter la Revue. Quoi qu'il en ait été, ce fut bien le cas pour les abonnements, du fait d'une gestion qu'il a fallu améliorer au cours des dernières années et qui est redéfinie pour la cinquième série. Reste enfin, lisible sur le graphique, une disparité plus grande de

la diffusion d'un fascicule à un autre. À partir de 1997, on assiste à nouveau à une augmentation des minima de ventes et à une plus grande homogénéité de la distribution. Ce rebond, il faut le souligner, correspond à la période pendant laquelle la rédaction a affirmé, au fil des présentations des numéros, une exigence qui avait laissé perplexe l'ancien éditeur. Pouvait-on accumuler des numéros supposés « difficiles » alors même que la librairie des sciences humaines paraissait si ingrate ? La Revue considérait qu'il le fallait. On mesure aujourd'hui qu'on le pouvait. La définition d'un nouveau partenariat avec les Éditions Rue d'Ulm de l'École normale supérieure et la création de la cinquième série sont les prolongements logiques et concrets de la dynamique des dernières années. Outre l'attention des spécialistes, le renforcement du nombre des abonnements, le maintien d'un haut niveau de diffusion au numéro pendant la première année et ultérieurement, l'homogénéité de la diffusion des fascicules seront les indices qui, à l'avenir, permettront d'évaluer l'éventuelle solidité de la formule dégagée au cours des dernières années de la quatrième série.

Qu'en a-t-il été des thèmes des numéros ? Une première observation s'impose : les « varia », relativement, n'ont guère de succès. C'est la rançon de l'importance de la diffusion au numéro, en librairie ou directement auprès de l'éditeur. Mais les « faux varia » – ces quelques volumes où furent rassemblés une poignée d'articles sous un titre qui n'est pas tout à fait déplacé – n'ont pas mieux « marché »⁵. C'est, avec le rebond de la fin des années 1990, la preuve par le chiffre que le lectorat d'une revue perçoit le travail de la rédaction, même s'il ne se manifeste qu'implicitement. Tel est le cas du n° 1 de l'année 1998, « Actualité de l'épistémologie », conçu comme une réponse réfléchie à la conjoncture de l'« affaire Sokal » et de la « guerre des sciences », mais non pas titré à la manière d'une gesticulation à la mode : il importait, en effet, de s'affranchir des obligations d'un débat mal posé. Le volume est bien un assemblage de textes obtenus séparément, mais rassemblés dans un même mouvement – fût-il nécessaire de presser tel auteur, ou de faire attendre tel autre. La présentation donnait les clés. Le tirage est aujourd'hui pratiquement épuisé.

Si maintenant on cherche à dégager quelques régularités thématiques dans la variation de la diffusion, il faut constater que les volumes titrés d'un nom célèbre appellent plus facilement l'attention des lecteurs. La cristallisation du capital symbolique sur les noms propres, ici comme ailleurs, est un ressort des ventes... Faudrait-il donc masquer systématiquement les problématiques sous des noms d'emprunt ? Il n'en sera pas question dans l'avenir. Il suffit en effet de consulter les titres des volumes les plus largement diffusés pour vérifier que des thèmes difficiles à qualifier trouvent leur réception⁶. Une fois encore, c'est avant tout une affaire de

5. Ce sont les n° 4, 1995, « Puissance du langage et histoire » (857 ex.) ; n° 1, 1997, « Philosophie dans la France des Lumières » (799 ex.) ; et n° 4, 1999, « L'inscription de la nature » (741 ex.).

6. Voir, p. ex., pendant les dernières années, les n° 4, 1997, « Éléments d'histoire des sciences sociales » (995 ex.) ; n° 1, 1999, « Pensée des sciences » (912 ex.) ; et nos 3-4, 2000, « Anthropologies, États et populations » (990 ex.) (précisons que ce numéro a connu une seconde diffusion sous la forme d'une traduction au Brésil : *Antropologia, Impérios e Estados Nacionais*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, 2002).

mûrissement scientifique et éditorial des numéros⁷. On observe aussi que plus un volume traite d'une période récente, plus il est vendu. Il y a donc une attente du lectorat pour le xx^e siècle. Le rôle de la *Revue de synthèse* consistera donc à la satisfaire, mais en redoublant d'exigence... Simultanément, il faudra sans cesse promouvoir l'intelligence des textes des périodes antérieures !

Ainsi les chiffres de la diffusion des numéros procurent comme une coupe numérique de la réception d'une revue, comme une vue expérimentale et nécessairement partielle, les variations et les comparaisons qui autorisent le repérage de certains traits pertinents. Les résultats de l'enquête publiée par le CNRS livrent, de même, une autre coupe comme perpendiculaire, tout aussi arbitraire et partielle : il ne s'agit pas cette fois de saisir la diffusion d'une revue en particulier, mais de comparer l'impact disciplinaire de l'ensemble des revues françaises de sciences humaines. Le procédé employé a déjà suscité plusieurs commentaires dans le monde scientifique et éditorial français. L'écart entre la singularité de la construction des indices obtenus et la portée des conclusions tirées de cette étude est l'espace où se développe la discussion. C'est le propre d'une enquête pionnière que de produire des résultats assez illusoire et vite contestés : ses promoteurs attendaient un instrument d'évaluation des revues françaises, alors qu'ils ne disposent finalement que d'un dénombrement des mentions accordées aux revues, pour la période allant de 1991 à 2001, scrutées sur un panel de revues elles-mêmes choisies pour représenter un ensemble de disciplines posées d'avance.

En outre, chacun connaît les défauts généraux de la bibliométrie : les références les plus unanimement partagées y sont toujours sous-représentées parce qu'elles demeurent implicites ; les techniques perverses consistant à passer sous silence les références à l'encontre desquelles un article est délibérément écrit y sont absoutes ; les jeux de citations les plus paresseuses y sont consacrées en unité de valeur scientifique. À cela s'ajoute, dans le cas précis de cette enquête, la mise à l'écart du panel de la littérature non périodique : les livres individuels ou collectifs, les actes de colloques, les manuels et les ouvrages employés dans l'enseignement supérieur. Mais qu'à cela ne tienne, restons-en aux revues citées dans des revues choisies⁸. Le panel dépouillé, c'est-à-dire des périodiques en langue française et en langue anglaise retenus pour être au « cœur » de leurs disciplines

7. On trouve cependant un cas à l'encontre de ce principe : le n° 2-3, 1999, « Les Jésuites dans le monde moderne », intensément préparé mais dont la piètre diffusion laisse perplexe (676 ex.).

8. Pendant la période étudiée deux numéros de la *Revue de synthèse* sont parus sous la forme de livre, cela a déjà été indiqué (les n°s 1-2, 1996, et 3-4, 2000). Tout nous porte à croire que les citations de ces deux livres n'ont pas été comptabilisés dans les chiffres cités par le CNRS, ni par suite dans ceux qui sont discutés ici. Il convient de préciser que ces dénombremens n'ont pas conduit le département SHS du CNRS à renoncer à soutenir l'année prochaine la *Revue de synthèse*, ni la *Revue d'histoire des sciences*, toutes deux publiées par le Centre international de synthèse. La rédaction voudrait manifester sa gratitude à la direction du département par cette contribution au nécessaire perfectionnement des instruments communs d'évaluation.

respectives⁹, vise à restituer un référent disciplinaire. On peine toutefois à le discerner quand on songe, par exemple, à la fusion entre les sciences sociales et l'histoire opérée pendant les vingt dernières années dans les colonnes des *Annales*, de *Genèses*, d'*Enquêtes* ou d'*Actes de la recherche en sciences sociales*, au brassage qui en a résulté entre histoire, sociologie et anthropologie.

Quoi qu'il en soit, il faut prendre la mesure pour ce qu'elle est, un indice particulier construit pour cerner une réception dans une discipline prépondérante : 68 % des citations accordées aux *Annales* sont parues dans les revues historiennes du panel ; 71 % des références à *L'Homme* proviennent des périodiques indicateurs de l'anthropologie sociale ; 84 % de celles à la *Revue de métaphysique et de morale* ont été trouvées dans les revues philosophiques. Le tableau n° 2 (ci-après, p. 238-239) reprend les chiffres de vingt titres soutenues par le CNRS. Si on les regroupe selon leur discipline de prépondérance (celle pour laquelle elles sont le plus souvent citées), on constate que 85 % des mentions aux six revues « à prépondérance philosophique » (c'est-à-dire les plus citées dans les revues philosophiques du panel) ont été trouvées dans des revues de philosophie ; 71 % des références aux deux titres « à prépondérance en sciences politiques » sont apparues dans les revues du même domaine ; 67 % des citations des cinq revues « à prépondérance historique » sont provenues de revues d'histoire ; 56 % des références aux trois revues « à prépondérance sociologique » retenues étaient le fait de textes parus dans des revues de sociologie ; le chiffre des revues « à prépondérance anthropologique » est comparable : 55 %. C'est un classement des disciplines qui se dessine ainsi, selon un degré d'autocitation collective disciplinaire, depuis les secteurs les plus aut centrés jusqu'aux plus transdisciplinaires.

On conçoit aisément qu'il est possible, de cette manière, de calculer un indicateur d'impact transdisciplinaire : c'est la proportion des citations d'une revue donnée dans les revues du panel CNRS qui ne relèvent pas de la discipline où elle est prépondérante. Par exemple, le nombre de citations calculé à l'issue de l'enquête du département SHS pour *Actes de la recherche en sciences sociales* est 1003, 471 d'entre elles étant provenues de revues de sociologie et 532 de revues classées dans ce panel dans d'autres disciplines. Ces chiffres procurent un indice d'impact transdisciplinaire de 53 %. Le même tableau n° 2 (ci-après, p. 238-239) livre les résultats analogues pour les vingt revues considérées. C'est en quelque sorte la mesure de tout ce qui, quoique mesuré par l'enquête, n'entre pas dans la typologie disciplinaire sur laquelle elle est construite. Pour ce qui touche la *Revue de synthèse*, périodique à prépondérance philosophique, l'indice d'impact transdisciplinaire est particulièrement élevé : 72 %. Près des trois quarts des citations explicitement accordées à ses articles pendant les années 1991-2001, dans la littérature prise pour référence en langue française et en langue anglaise, sont apparues dans des

9. Au moment où les tutelles encouragent les travaux effectivement européens, il est dommage que les revues de langues allemande, italienne, espagnole et portugaise par exemple n'aient pas été prises en considération. C'est en tout cas le périmètre linguistique sur lequel la *Revue de synthèse* a travaillé pendant la décennie étudiée.

TABLEAU N° 2
Indice d'impact transdisciplinaire des revues soutenues par le CNRS en 2003

	Nombres de citations (indicateurs CNRS d'impact disciplinaire)											Indice d'impact transdisciplinaire (%)
	Totaux	Géographie	Anthropologie biologique	Droit	Sociologie	Sciences politiques	Philosophie et histoire des sciences	Littérature, linguistique et esthétique	Histoire et archéologie	Économie et gestion	Anthropologie sociale	
<i>Études rurales</i>	168	41	2	0	29	10	0	3	37	0	46	73 %
<i>Revue de synthèse</i>	95	0	6	0	24	12	27	5	18	3	0	72 %
Total des vingt revues	6769	197	24	242	2011	1614	453	115	1412	64	637	–
<i>Ethnologie française</i>	141	9	0	3	36	14	1	3	27	0	48	66 %
<i>L'Année sociologique</i>	287	18	2	28	133	42	1	6	32	5	20	54 %
<i>Actes de la recherche en sciences sociales</i>	1003	28	1	48	471	307	0	18	71	19	40	53 %
Prépondérance anthropologique	788	56	9	4	98	26	1	13	144	1	436	45 %
<i>Dix-huitième siècle</i>	43	0	0	0	4	2	1	12	24	0	0	44 %
Prépondérance sociologique	2640	76	3	111	1475	601	2	29	188	45	110	44 %
<i>Histoire et mesure</i>	34	1	1	0	7	0	0	0	20	4	1	41 %
<i>Revue d'histoire des sciences humaines</i>	5	1	0	1	3	0	0	0	0	0	0	40 %
<i>Genèses</i>	316	3	0	12	193	45	0	2	38	1	22	39 %
<i>Revue d'histoire moderne et contemporaine</i>	187	2	0	1	32	24	0	9	117	0	2	37 %
<i>Revue française de sociologie</i>	1034	27	0	23	678	207	1	3	47	20	28	34 %

TABLEAU N° 2
Indice d'impact transdisciplinaire des revues soutenues par le CNRS en 2003 (suite)

	Nombres de citations (indicateurs CNRS d'impact disciplinaire)											Indice d'impact transdisciplinaire (%)
	Totaux	Géographie	Anthropologie biologique	Droit	Sociologie	Sciences politiques	Philosophie et histoire des sciences	Littérature, linguistique et esthétique	Histoire et archéologie	Économie et gestion	Anthropologie sociale	
Prépondérance historique	1517	38	5	22	194	91	6	46	1017	11	87	33 %
<i>Politix</i>	375	9	0	16	83	255	0	1	10	1	0	32 %
<i>Les Annales</i>	1253	35	4	21	151	65	5	25	856	7	84	32 %
<i>L'Homme</i>	425	6	4	1	27	2	0	6	78	1	300	29 %
Prépondérance en sc. politiques	1241	25	0	97	202	882	0	1	29	3	2	29 %
<i>Revue française de sciences politique</i>	861	15	0	80	116	627	0	0	19	2	2	27 %
<i>Gradhiva</i>	54	0	3	0	6	0	0	1	2	0	42	22 %
<i>Revue d'histoire des sciences</i>	89	2	1	0	2	0	74	0	10	0	0	17 %
<i>Revue de métaphysique et de morale</i>	267	0	0	8	12	2	223	14	5	1	2	16 %
Prépondérance philosophique	488	2	1	8	18	2	417	21	16	1	2	15 %
<i>Archives de philosophie</i>	119	0	0	0	4	0	107	7	1	0	0	10 %
<i>Philosophia scientiae</i>	13	0	0	0	0	0	13	0	0	0	0	0 %

D'après l'enquête « périodiques SHS » (1992-2001). Source : Lettre du département SHS, 69, mai 2004, p. 90-95.
 L'indice d'impact transdisciplinaire est nôtre. Les revues et les agrégats sont indiqués dans l'ordre décroissant de cet indice.

revues d'autres disciplines, et principalement en histoire et en sociologie. On connaît les objectifs de la Revue, affichés depuis plus d'un siècle, réactivés plusieurs fois depuis. Ils paraissent bien avoir été atteints au cours de la décennie 1990, c'est tout au moins ce que laissent penser les chiffres de l'enquête conduite au CNRS.

Mais il est vrai qu'ici ces chiffres sont utilisés comme à contre-emploi. D'une mesure à la conclusion, le chemin est toujours long à parcourir et il y a des voies de traverse. Les auteurs de l'enquête du CNRS survolent toutefois ce dédale, apparemment portés par l'enthousiasme de la construction d'un nouvel outil. Il est vrai qu'ils accordent leur priorité aux aspects techniques de la reproduction ou de la diffusion des périodiques et à ceux du dénombrement des citations. On songe à la saillie d'Alfred Sauvy à l'encontre de la fuite en avant vers la mécanisation du calcul statistique en 1943, cela dans le contexte technique et militaire de l'Occupation :

« *L'excès de mécanisation*, fils de la paresse et des circonstances. L'avènement du matériel appelé "machines à statistiques" et qui ne devrait être considéré que comme composé d'*équipements comptables*, a conduit les chefs d'entreprise, de profession et même d'administration publique, à tenir pour leur compte le problème statistique comme résolu, du jour où ils avaient acheté ou loué un équipement mécanique du type le plus récent. Les constructeurs de machines n'ont jamais eu la prétention de résoudre des problèmes intellectuels par des procédés purement mécaniques et ont seulement visé à réduire au minimum les travaux manuels, étendant ainsi considérablement le champ des possibilités. Le développement important de la fabrication de matériel au cours de ces dernières années n'a pas été accompagné d'une formation parallèle de personnel apte à commander et à utiliser ce matériel ou plus exactement les résultats qu'il fournit. La qualité des résultats récents laisse, de ce fait, aussi grandement à désirer que le ferait celle d'une rotative sans rédacteur en chef¹⁰. »

C'était un temps où l'on pouvait espérer que chacun partagerait cette évidence : un périodique sans rédaction, réduit à sa seule reproduction matérielle, est une absurdité. La sophistication des machines que maintenant nous employons tous, celle des appareils dont tel ou tel est pour quelque temps encore l'expert quasi exclusif, cela ne résoudra pas plus les problèmes intellectuels qui sont la matière des revues – de leur conception, de leur production, de leur diffusion et de leur consommation – que l'efficacité des machines IBM n'a résolu les problèmes de connaissance économique et sociale dont elles compilaient les données. Les mutations technologiques induisent seulement le déplacement des lieux où ces problèmes se posent, et par suite la transformation de la résolution de ces problèmes. Il est donc urgent que les scientifiques animateurs de périodiques entreprennent une réflexion collective sur la question éditoriale.

10. Alfred SAUVY, *La Prévision économique*, Paris, Presses universitaires de France, 1943 (Que sais-je ?), p. 31.

Quant à la *Revue de synthèse*, elle a tenté au cours des dix dernières années d'actualiser son orientation scientifique, de renouveler profondément son processus de production, enfin de réorganiser le cadre institutionnel de son action, tout cela au péril de l'incompréhension d'un partenaire et au bénéfice de la rencontre avec un autre plus attentif. Les vues partielles que procurent les chiffres récents qui saisissent sa diffusion et son impact paraissent suggérer que parmi les spécialistes de philosophie et de sciences sociales et parmi son lectorat, les objectifs poursuivis sont perçus.

Éric BRIAN,
Revue de synthèse,
4, rue Lhomond,
F-75005 Paris,
brian@ehess.fr
(juin 2004).